

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

—Mme de Miniac, la plus noble et la plus malheureuse des créatures, répondit Jean. Son mari, chirurgien distingué, parti à bord du "Phénix", a été fait prisonnier par les Turcs, ainsi que les matelots et les officiers du navire. Mme de Miniac habitait près de Saint-Servan une petite propriété; elle l'a quittée pour vivre à Saint-Malo, et se trouver plus à portée d'interroger ceux qui reviennent de longs voyages. Elle espère toujours apprendre quel est le sort de son mari. Certes, elle n'est pas folle, mais sa douleur intense brûle sa vie, et l'enfant que tu vois à ses côtés ne tardera pas à rester orpheline.

—Elle est bien belle! dit le capitaine.

—Et meilleure encore que belle! Jocelyne est une sainte. Ces deux femmes sont ici l'objet d'une admiration et d'une pitié générales.

—Possèdent-elles au moins quelque fortune?

—Elle vivent d'un travail mal rétribué, sur lequel elles réalisent encore des économies, afin d'arriver à payer la rançon de M. de Miniac.

—Tu as raison, Jean, ce sont d'admirables femmes.

Jocelyne avait réussi à rendre un peu de calme à sa mère. Celle-ci se leva, et se laissa emmener. Puisqu'on ne savait rien! rien! sur celui qu'elle pleurait, que ferait-elle désormais sur le port, où, par toutes les portes ouvertes des cabarets, arrivaient des chansons de buveurs, des éclats de voix, l'exubérance d'une joie qui lui serrait davantage le cœur.

Jocelyne et Mme de Miniac quittèrent donc le port, et se dirigèrent vers un endroit de la grève où elles étaient certaines de trouver une solitude en harmonie avec leurs chagrins.

II

LA MAISON DE BOIS

En ce moment le rocher du Grand-Bé, complètement découvert, permettait un libre passage. La marée était basse, et l'endroit désert. Qui donc aurait songé à venir s'asseoir sur cette roche battue du ressac des tempêtes, sinon des créatures frappées au cœur, fuyant le tumulte de la ville, le coudoisement des gens heureux, l'ivresse communicative de ce retour des corsaires qui mettait en liesse la cité tout entière.

Jocelyne et sa mère venaient souvent sur ces rochers noirs passer les heures de repos qu'elles s'accordaient. En face de l'Océan elles parlaient de l'absent bien-aimé, se berçaient de l'espérance de le revoir, et calculaient, devenues saintement avaries, comment il leur serait possible à la fois de gagner davantage et de dépenser moins.

M. Robert de Miniac, né de parents peu riches, mais qui gardaient un blason au pignon de leur habitation modeste, se sentit dès son enfance entraîné vers la science par les tendances de son esprit, et poussé à travailler au soulagement de l'humanité par les instincts de son cœur. Il apprit la médecine avec ardeur, la pratiqua avec succès, puis, entraîné par le besoin de voir des ciels nouveaux, il s'embarqua pour les Indes, et en revint plus passionné qu'auparavant pour les grandes courses.

Dès lors il navigua à bord de bâtiments corsaires, estimé, aimé de tous, trouvant la vie belle, et ne rêvant rien de plus que de continuer ses excursions sur des bords lointains, avec la perspective de se retirer un jour assez riche pour ne manquer de rien, fier d'une vie bien employée, d'amitiés loyales, et laissant derrière lui une longue suite de bienfaits. Orphelin depuis plusieurs années, il ne semblait point songer à fonder de famille, quand le hasard le rapprocha de Blanche de la Huchère. Très belle, mais paraissant l'ignorer, elle séduisait surtout par l'expression d'une physionomie exprimant à la fois la bonté et la franchise. Simple de manière, sans affectation de langage, elle cachait des vertus exquises, comme une autre aurait dissimulé ses défauts. Robert de Miniac quitta cette année-là avec peine; cependant, il n'osa point faire sa demande, désireux d'éprouver son propre cœur, et de permettre à Blanche d'écouter le sien. La jeune fille songea plus d'une fois au beau jeune homme, dont le

regard la suivait avec la persistance de la sympathie; quand il revint, elle en ressentit une joie qu'elle analysa mal, mais qui éclaira soudainement son visage, et mit sur sa lèvre des chansons nouvelles.

Quant à Robert de Miniac, durant ce voyage, le plus court qu'il eut jamais fait, et qui, cependant, lui parut d'une longueur interminable, l'image de Blanche le suivit sans trêve. Il croyait la voir émerger des flots bleus, se balancer sur la crête des vagues au milieu de l'écume argentée. D'autres fois, Séléne mystérieuse, elle glissait à travers les nuages, sous les reflets de la lune, qui l'habillaient d'argent. Le doux timbre de sa voix restait dans son oreille. Il comptait les jours de la traversée, et à peine fut-il débarqué qu'il courut chez Mme de la Huchère. Blanche était sortie. Le premier mouvement de Robert fut de s'en attrister; le second de s'en réjouir.

Avec une franchise spontanée il raconta à la mère de Blanche ce qui se passait dans son cœur, et lui demanda sa fille en mariage. Mme de la Huchère lui tendit les mains.

—Je vous la donne, répondit-elle, oui, je vous la donne de grand cœur; et cependant, votre profession est dangereuse; il vous arrive souvent de traverser des pays ravagés par la peste ou la fièvre jaune. Votre femme restera durant des mois seule à vous attendre au foyer désert... Rares seront les jours de joie, et longs les mois de l'absence... Mais tout ce que je sais de vous me rend si facile la confiance, l'estime, l'affection, que je vous appellerai mon fils avec bonheur.

—Mais Blanche? demanda timidement Robert.

—Vous lui demandez vous-même son consentement. Dans notre famille, toutes les jeunes filles sont modestes, toutes les femmes sont chastes; les mariages se contractent avec l'entière liberté du cœur.

—Madame, vous êtes bonne comme une mère.

—A propos, Blanche est pauvre!

—Qu'est-ce que cela me fait!

—Nous vivons toutes deux d'une pension que me paie le roi sur sa cassette.

—Je gagne assez pour deux. Quand mes parents moururent, le peu qu'ils possédaient fut abandonné à mes sœurs, afin de leur aider à trouver un établissement. Jusqu'à présent, j'ai fait peu de cas de l'argent, j'y tiendrai davantage afin d'assurer le bien-être de ma femme.

Alors tous deux parlèrent de Blanche: l'un avec l'enthousiasme d'une passion naissante, l'autre avec la profonde tendresse d'une mère. Ce furent des complots charmants pour la splendeur de la corbeille, l'élégance du mobilier. Il semblait à Robert qu'une baguette de fée lui permettait de réaliser subitement tous ses rêves. Il dut abandonner les hauteurs de ses projets pour calculer le chiffre de ses économies. Le peu qu'il possédait le stupéfia et l'humilia.

—Ne vous attristez point, mon cher enfant, lui dit Mme de la Huchère, entre vos fiançailles et votre mariage, vous ferez un voyage, et le bénéfice de cette course sera consacré à ma fille. Soyez du reste complètement tranquille, ses goûts sont modestes; jugez-en par notre intérieur.

Un moment après, Blanche rentrait. Elle parut plus joyeuse que surprise de la présence de Robert. Pendant que toute la famille se promenait dans le petit jardin, M. de Miniac se trouva un moment seul avec elle. Alors il eut peur. Si Blanche le refusait? Mais Blanche le regarda si doucement que le courage rentra dans son âme. Tandis qu'elle effeuillait un bouquet de roses, il effeuilla son propre cœur, et les confidences se terminaient au moment où le dernier pétale s'échappait des doigts de la jeune fille.

—Je serai votre femme, lui dit-elle.

—Vous m'aimez donc?

—J'ignore si ce que je ressens s'appelle l'amour; mais je suis certaine de faire mon bonheur du vôtre, de vous chérir dans la joie, de vous consoler dans la douleur, de n'avoir rien de plus précieux en ce monde que votre félicité.

Ce fut la main dans la main qu'ils rentrèrent au logis.

Malgré le sincère attachement qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ils furent d'accord pour accéder

au désir de Mme de la Huchère, qui souhaitait les soumettre à l'épreuve de l'absence. Elle dura quatre mois, pendant lesquels Blanche et sa mère travaillèrent au trousseau. Le plus beau linge fut mis de côté pour le jeune ménage; la veuve chercha ses anciennes dentelles, ses derniers bijoux. Désormais tout ce qui pouvait être élégant et riche devait appartenir aux enfants. La chambre de Robert fut meublée ainsi qu'un cabinet de travail. Enfin, le navire le "Glorieux" fut en vue. On l'amarra au quai; l'amirauté remplit les multiples formalités de l'arrivée, et Robert de Miniac se trouva libre de courir où le poussait son cœur. La course avait été fructueuse. Il rapportait des étoffes, des bijoux, des ivoires, des divers pays traversés. Les deux pièces qu'on lui destinait furent ornées de souvenirs de voyages, et l'intérieur de cette modeste maison prit un air de luxe, pour le mariage du jeune chirurgien avec Blanche de la Huchère.

De ce jour commença pour ces deux êtres un bonheur que la main du malheur put seule mettre en débris. Ils s'aimaient ardemment, noblement, et pas une désillusion ne projeta son ombre sur leur joie. Il fallut repartir, cependant. Mais cette épave trouva Blanche courageuse. Elle avait désormais un double intérêt dans la vie, et pendant l'absence de Robert on la vit chaque jour à sa fenêtre coudre ou broder de mignons objets, qu'elle jetait en souriant dans une corbeille.

Durant la troisième absence de son mari, deux événements graves se passèrent dans la maison du faubourg de Saint-Servan. Mme de la Huchère mourut en bénissant à la fois Blanche et l'enfant qui venait de naître et qu'on appelait Jocelyne.

Robert trouva donc sa jeune femme en deuil; et cependant, il la vit sourire en lui présentant la petite créature rose et blanche qui le regardait de ses grands yeux surpris.

Le chagrin ressenti par Mme de Miniac avait altéré sa santé; le chirurgien ne repartit pas tout de suite. Il voulait laisser sa femme un peu consolée, et s'accoutumer lui-même à son double bonheur.

Les semaines, les mois s'écoulaient; le front de Blanche se rassérénait, et Jocelyne commençait à sourire. On offrit à Robert un engagement qu'il accepta. Durant l'espace de dix années, il devait naviguer à bord du "Phénix", bâtiment bon marcheur, gréé, ponté comme pas un, et qui avait déjà fait ses preuves.

Sans doute, Blanche tremblait chaque fois que son mari reprenait la mer; mais on s'accoutume au péril. Les pêcheurs dont les maisons se dressent sur des falaises minées par la vague, y dorment sans songer au péril; Robert revenait de chacun de ses voyages sans maladie et sans blessures, et Blanche finissait par croire impossible qu'il lui arrivât malheur.

Cependant, à Saint-Malo, on attendait en vain le "Phénix".

La date de son retour était passée, et les armateurs restaient sans nouvelles. A cette époque on s'alarmait vite. Si la tempête est aujourd'hui l'unique danger couru par les marins, au XVII^e siècle les pirates de toutes nations devenaient mille fois plus redoutables. Il n'était pas une mer, pas une baie où l'on pût être à l'abri des écumeurs barbaresques ou des pirates anglais. Ils infestaient les côtes comme les requins certains parages. Tirant leur richesse de la piraterie, dédaignant le commerce, qui procure des bénéfices trop lents, les Turcs, montés sur des navires de toute forme et de tout tonnage, faisaient de la Méditerranée un vaste champ de bataille. Les hardis écumeurs étaient l'effroi et la ruine du commerce de la chrétienté. Sans doute, on luttait contre eux, on remportait de grands, de nombreux avantages. Mais combien de larmes coûtait une défaite. Il s'agissait bien moins alors de la cargaison volée, du bâtiment pris sur lequel flotteraient désormais les étendards du prophète, que des prisonniers faits par les Turcs. Quel était le sort de ces infortunés? soit que le Pacha les gardât dans ses bagnes, soit qu'on les vendît à des particuliers. Aux tortures du corps s'unissaient les persécutions. Placés souvent entre l'apostasie et la mort, la terreur faisait de quelques-uns des renégats, et les chrétiens ne comptaient point de plus mortels ennemis.